

Marc Ferro, ogre sans fin

Le plus connu des historiens français n'est pas seulement un ouvrier de pistes, mais aussi un résistant, un homme engagé, et un chercheur jamais découragé.

par Isabelle Veyrat-Masson publié le 10 octobre 2008 mis à jour le 22 avril 2021

https://www.liberation.fr/culture/2008/10/10/ogre-sans-fin_114187/

[L'historien Marc Ferro, spécialiste de la Russie et du cinéma, présentateur pendant douze ans de l'émission Histoire parallèle sur Arte est mort mercredi à 96 ans. Nous republions ce portrait paru dans le Libé des historiens du 10 octobre 2008 écrit par l'historienne Isabelle Veyrat-Masson]

J'adore Marc depuis trente ans. Pourtant, je ne suis pas une de ses élèves ni même une disciple. Mais il n'était pas envisageable que Marc Ferro ne soit pas dans mon jury de thèse ! Je ne me souviens plus quand nous nous sommes rencontrés, mais lorsque l'on travaille en historien sur l'image, on croise forcément son travail.

Probablement, ce portrait de Marc Ferro, je n'aurais pas dû le proposer. Pour être dans l'esprit de l'exercice, la dent un peu dure, une touche d'ironie et un zeste de distance devraient émailler ce portrait. C'est tout ce que Marc déteste, c'est tout ce qu'il ne mérite pas.

Chez lui, rien ne m'a surpris : antre chaleureuse, remplie du sol au plafond de livres, accueil à la fois austère et inquiet de Madame Ferro. Les photos s'immiscent entre les livres. C'est l'occasion pour lui de me parler de ceux qu'il aime, de cette famille soudée (deux enfants, des petits-enfants) qui veille sur lui, sur ce travailleur insatiable, ce voyageur infatigable désormais contraint à rester entre ses murs de Saint-Germain-en-Laye - sa santé n'est pas formidable en ce moment.

J'avais rencontré Vonnie, son épouse depuis soixante ans, lors d'un colloque. J'aurais été déçue qu'il aimât une femme BCBG, banale. Elle n'est ni l'une ni l'autre. Il apprécie d'être entouré de jolies femmes mais il sait admirer et le dire. Il dit son admiration pour cette littéraire latin-grec et pour sa passion du théâtre.

Marc Ferro aime parler. Sa voix est particulière, un peu nasillarde. Gaie surtout, enjouée. Sa vie commence pourtant dans le drame : orphelin de père, il a 9 ans quand Hitler prend le pouvoir, or sa mère est juive. Le jeune Parisien, élevé dans les froufrous du couturier Worth dont sa mère est première modéliste, doit partir en zone libre. En 1944, il l'attend au Lutétia, mais elle ne reviendra pas.

C'est probablement l'action qui sauve Marc Ferro. Difficile maintenant d'imaginer ce professeur tout petit, tout rond, avec ses grosses lunettes, jeune résistant dans les maquis du Vercors, animateur en Algérie d'un mouvement libéral «Fraternité algérienne» et porteur de valise du FLN. Quand je lui pose des questions sur ses Jaguar rutilantes - ils n'étaient pas nombreux les professeurs de l'EHESS, à oser une pareille audace, une telle aberration par rapport à la distinction bourdieusienne ! - il me répond que l'une d'elles a été bien pratique en 1968 pour porter des messages à Flins sans être barré par les CRS.

Sa pensée est aussi une pensée en actions. Elle avance à coup d'événements. Le premier, un hasard qui a déterminé sa pensée intellectuelle : il est envoyé en 1946 enseigner à Oran. Cette rencontre avec la colonisation façonne son regard d'historien, elle lui propose une grille d'interprétation. Ainsi, lorsque de retour en France plus de dix ans après, alors qu'il n'est qu'un «intellectuel clochard», «trois fois perdant» - il a une nouvelle fois raté l'agrég., les libéraux sont rejetés en Algérie, et ses chroniques pour Jean Daniel ne l'ont pas fait intégrer l'Express -, il compare devant un aréopage de spécialistes, la situation de Tatars de l'URSS à celle des Algériens ; son destin de chercheur démarre.

Jouer avec les idées, faire des rapprochements inédits et surtout rester libre par rapport aux idéologies à une époque où elles sont reines, tyranniques même, s'appuyer sur une grande culture historique, telles sont les marques Ferro. Dans ses propos, sa vie intellectuelle se présente avec une grande cohérence. En réalité, les clivages de sa vie professionnelle sont frappants. Il est un maître mais il lui en manque bien des emblèmes : pas de Normale Sup, ni d'agrégation. Il commence sa carrière avec un historien de la vieille école événementielle, Pierre Renouvin, mais il est choisi par le pape de la Longue Durée, Fernand Braudel, pour diriger les Annales. Avec sa thèse, il devient un soviétologue écouté, pourtant sa carrière de chercheur prend un tour tout à fait différent avec un article de 1973 (dans les Annales) à l'origine d'un courant de recherche : «Cinéma et Histoire.» Il entame en 1964 une longue collaboration avec le petit écran (de Trente ans d'histoire à Histoire parallèle) mais n'enseigne et n'écrit que sur le cinéma. L'influence de la colonisation sur son regard est immense mais il ne la révèle que tardivement dans le Livre noir du colonialisme.

A chaque fois, un nouveau cercle d'étudiants, de disciples, d'amitiés, en France comme à l'étranger entoure Marc Ferro. Tendrement, modestement, il les accueille, il les reconnaît, il les lit. Il les aide. Marc Semo, journaliste à Libération, assidu des séminaires sur Cinéma et Histoire du samedi matin, se souvient du petit boulot que Marc Ferro lui a trouvé pour payer ses études. Jean-Pierre Bertin-Maghit, évoque, lui, la colère «mise en scène» de Ferro devant les références sémiologiques inutiles de son travail sur le cinéma sous l'Occupation. Depuis cette «fureur», plus de trente ans de complicité et nombre de publications.

Dans quel domaine l'historien a-t-il été le plus influent ? En étudiant l'opinion publique russe ? En montrant le rôle de la bureaucratie dans le succès du totalitarisme soviétique ? En révélant, seul contre les anciens communistes aveuglés par leur haine de repentis, que les conditions de la chute du régime communiste existaient à l'intérieur même du système ? Ou en sortant le cinéma de son statut de «divertissement d'ilotes», par la prise en compte des films comme agents et sources de l'histoire ? En ouvrant la route des travaux sur l'image. De cinéma mais aussi de télévision. C'est là que nos destins se croisent. Il ne s'agissait plus de faire l'histoire du cinéma mais de montrer comment le film (documentaire ou fiction) peut participer à la connaissance du passé, de prouver à quel point il est un révélateur des sociétés, un lieu de mémoire et une écriture de l'histoire.

Dans le numéro de la revue Hermès sur les «guerres de mémoire» que nous avons dirigé cette année tous les deux avec Pascal Blanchard, Kristian Feigelson, un élève de Ferro, montre à quel point le cinéma russe a révélé les changements de la société. Comment chaque pays parle-il de son passé ? Autres champs de recherche nourris par Marc Ferro. Auteur de plus de trente livres, partout traduits, directeur d'études à l'EHESS, directeur de l'Institut du monde soviétique et de l'Europe centrale, docteur honoris causa de plusieurs universités, Marc Ferro est également le seul historien dont le visage est connu du grand public.

Il aimerait aujourd'hui, une fois encore, ouvrir un territoire avec l'étude du «ressentiment» dans l'histoire. En abordant avec ce thème le rôle historique de la psychologie, Ferro n'a-t-il pas décidé, sur le tard, comme «le bon historien» dont parle Marc Bloch, de devenir l'«ogre de la légende» qui «flaire la chair humaine» ? Or cet «ogre» possède l'humanité de Shrek, il a déposé pour nous, tout au long de son parcours d'homme et de chercheur, les cailloux du Petit Poucet.

Photo MATHIEU ZAZZO

Marc Ferro en 6 dates

1924 Naissance.

1946 Nommé professeur à Oran, Algérie.

1970 Nommé codirecteur des Annales. E.S.C, par Fernand Braudel.

1973 Article dans les Annales sur le cinéma et l'Histoire.

1985 Y a-t-il trop de démocratie en URSS? Annales. E.S.C.

1990 Début d'Histoire parallèle sur La Sept.

portrait par Isabelle Veyrat-Masson
publié le 10 oct 2008 dans Libération